

Plaidoyer pour les salles obscures

Micheline Lanctôt

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt, M. (2020). Plaidoyer pour les salles obscures. *24 images*, (195), 128–131.

Plaidoyer pour les salles obscures

par MICHELINE LANCTÔT, cinéaste et comédienne

**S'il est quelque chose par
quoi le cinéma se définit et
définit son influence, c'est
le format. C'est le silence qui
se fait lorsque les lumières
s'éteignent, que les rideaux
s'ouvrent sur l'écran géant,
que celui-ci s'allume et que
l'histoire commence.**

Le noir. Le grand écran. L'expérience collective.

Alors il convient que je vous raconte une de ces grandes expériences collectives que j'ai eu le bonheur de vivre.

1962. Luis Buñuel a déjà la réputation d'un grand cinéaste. *Nazarin* a fait scandale en 1959, *Viridiana* sort en 1961 et gagne la Palme d'or au festival de Cannes, suivi presque aussitôt par *L'ange exterminateur*. J'ai 15 ans. Je m'y rends accompagnée de mon copain. Les lumières s'éteignent, les rideaux s'écartent, la projection débute.

La réputation de surréaliste de Buñuel le précède et on ne s'attend pas à tout comprendre. L'histoire se déroule, captivante mais hermétique, pleine de surprises déroutantes. J'abandonne toute rationalité, telle est la magie du grand écran qui vous happe et vous maintient sous le charme malgré vous.

↑ Lange exterminateur de Luis Buñuel (1962)



129

Maintenir sous le charme, effectivement, même la projection terminée, car lorsque les lumières se rallument dans la grande salle aux fauteuils rouges, personne ne bouge. Personne.

Pas-un-geste !

Chacun reste cloué sur son siège, n'osant regarder personne, et chacun pense en même temps : et si on ne pouvait plus sortir ? Le sentiment est tel qu'il se passe dix bonnes minutes avant qu'un spectateur plus rationnel ou plus courageux que les autres se décide à se lever et que la salle, enfin, lui emboîte lentement le pas. Le grand écran, la salle obscure avaient créé ce moment magique où chacun, pénétré de l'atmosphère puissante du film, se sentait obscurément prisonnier à l'instar de ces bourgeois incapables de sortir de leur salon. Il ne fallait surtout pas chercher à comprendre.

Le format.

Le noir.

Le grand écran. Les personnages prisonniers de leur salon...

A contrario de l'expérience magique que je viens de raconter, il y a celle d'une projection de *Sonatine* à Rome, en 1984. Suite au Lion d'argent remporté par le film à la Mostra de Venise, j'avais été invitée à présenter le film dans LE ciné-club de Rome, le seul, apparemment, à avoir survécu à l'effondrement du cinéma italien. Pietro me conduit au cinéma.

Première surprise : un trou dans un mur, en sous-sol. Il faut descendre un escalier pour arriver dans un espace exigu partagé en deux petites salles sans portes, fermées par un rideau. LE ciné-club de Rome.

Les frères Taviani habitent juste en haut de la rue, me dit Pietro, comme pour me rassurer sur la bonne réputation du trou dans le mur. La projection commence, on entend la trame sonore du film dans l'autre salle...

Deuxième surprise : moi qui venais de passer deux ans à figner la trame sonore de *Sonatine*, entièrement refaite et orchestrée comme une partition de musique, j'entends sortir du petit haut-parleur posé devant l'écran des sons étouffés comme si mes acteurs parlaient derrière leurs mitaines. Affolée, je cours dehors pour me plaindre à Pietro, qui me rassure. Le haut-parleur, dit-il, est tout neuf, il vient de l'acheter ! Allez, *andiamo*, on va bouffer.

Au retour, troisième surprise : j'arrive au trou dans le mur juste à temps pour voir les gens sortir, bavardant et allumant leurs cigarettes. Il s'est passé à peine une heure, le film est loin d'être fini. Que font tous ces gens dans la rue ? Ils détestent le film, c'est évident ! Je suis consternée. Mais non, me dit Pietro avec un sourire charmant. C'est la pause. Comment ça, la pause ? C'est la pause syndicale, me dit-il. Dix minutes et la projection reprend. Et en haut de la bâtisse, encadré dans une petite fenêtre, le projectionniste fume et m'envoie la main en souriant. Relaxe, me dit Pietro en me servant du champagne

sur le capot d'une voiture garée devant le trou dans le mur. C'est la même chose pour tous les films projetés en Italie. Les gens y sont habitués. Il n'y a qu'un seul cinéaste qui parvient à obtenir qu'on se dispense de la pause et c'est Sergio Leone.

Et la pause finie, tous ces gens sont retournés sagement s'asseoir dans la petite salle et la projection a repris.

C'est un mal de cœur perpétuel pour les cinéastes que de voir leurs films projetés dans des conditions moins qu'excellentes après deux ou trois ans de travail acharné. J'ai eu pour ma part des films projetés dans des salles où la lampe du projecteur avait plus de cinq mille heures et le faisceau de lumière se rendait à peine jusqu'à l'écran. J'ai eu des projections floues, des grilles de projection inappropriées (1:85 pour 1:66) des haut-parleurs mal ajustés, des copies tellement sales et égratignées qu'elles en étaient presque illisibles, des salles mal insonorisées, mais rien, jamais, qui n'arrive à la hauteur de cette étonnante projection de *Sonatine* dans LE ciné-club de Rome!...

Chaque film vu laisse sa trace dans notre imaginaire. Dans le merveilleux film qu'il a tourné sur sa collaboration avec Klaus Kinski, *Mon meilleur ennemi*, Werner Herzog raconte avoir été très impressionné par la performance du jeune Kinski dans une scène particulière d'un quelconque film allemand. Lorsqu'il revoit par la suite cette scène qui l'avait tant impressionné, il se rend compte que la scène telle qu'il se la rappelait n'existait que dans sa tête et que la scène réelle était beaucoup moins impressionnante que dans le souvenir qu'il en avait.

Je suis comme lui. Je refais constamment les films que je vois. Quand je les raconte, je raconte la trace qu'ils ont laissée, l'effet qu'ils ont eu plutôt que le plan, la scène, voire l'histoire réels. C'est le pouvoir du cinéma, celui qui s'exerce dans une salle obscure, sur un écran géant, avec un public captif. Dans ces conditions, c'est le spectateur qui fait le film, disait Jean Renoir.